

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 114 — Samedi, 10 juillet 1886  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



MGR DE LAVAL, PREMIER ÉVÊQUE DE QUÉBEC



SON ÉMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU



MGR FABRE, ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 10 juillet 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Réver, par reine —La volonté peut suspendre l'invasion de la mort.— Du Caire à la Mecque.— Nos Illustrations.— Les cheminées en papier.— Primes du mois de juin.— Musique : Pauvres amours.— Poésie : Le petit oiseau dans l'Eglise.— Récréations de la famille.— Rébus

GRAVURES : Mgr de Laval, premier évêque de Québec.— Son Eminence le cardinal Taschereau.— Mgr Fabre, archevêque de Montréal.— Le grand incendie de Boston : Tentative de sauvetage d'une des victimes.— Les troubles orangistes en Irlande : La police attaquant les émeutiers dans les rues de Belfast.— Le père aux chats—Gravure du feuilleton.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	\$86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



ENTRE-NOUS

**L**'ÉLEVATION de Mgr Taschereau au cardinalat est un événement tellement important dans notre histoire, que je crois devoir vous donner quelques renseignements, puisés un peu partout, sur l'histoire et les fonctions des cardinaux.

La dignité de cardinal est la plus élevée après celle du pape ; les cardinaux sont les princes de l'Eglise Romaine, ils forment le Sacré Collège chargé de l'élection des papes et sont les conseillers ordinaires du chef de l'Eglise.

On distingue trois ordres de cardinaux : les évêques, les prêtres et les diacres. Il ne faudrait cependant pas conclure que ces mots signifient que ces trois ordres ne renferment que des évêques, des prêtres ou des diacres, ce serait une erreur. Cette division n'existe que pour conférer aux cardinaux certains privilèges, selon leur rang d'ancienneté.

Le nombre des cardinaux a été définitivement fixé à soixante-dix, par Sixte V, pour rappeler les soixante-dix disciples de Jésus-Christ.

De ces soixante-dix cardinaux, six sont cardinaux-évêques, cinquante cardinaux-prêtres et quatorze cardinaux-diacres. Le cardinal-évêque d'Ostie est toujours censé être le doyen des cardinaux ; seul il a le droit de sacrer le pape, il porte le *pallium* comme les archevêques et représente tout le Sacré Collège ; il a le droit de préséance sur les rois et autres monarques dans les cérémonies publiques.

\*.\* Les cardinaux, dans les premiers temps de l'Eglise, n'avaient pas le rang qu'ils ont de nos jours. On nommait prêtre-cardinal le prêtre principal d'une paroisse. C'étaient donc en réalité les curés des paroisses de Rome.

Il en fut ainsi jusqu'au onzième siècle, époque à laquelle les papes s'entourèrent d'un certain nombre de conseillers qui furent choisis parmi les prêtres-cardinaux. De là le non resté attaché aux titulaires de ces hautes fonctions.

Le pape seul a le droit de donner le chapeau de cardinal.

Comme le nombre des cardinaux est fixé à soixante-dix, on n'en peut créer qu'autant qu'il se produit des vacances occasionnées par des décès.

Quand le nouvel élu ne demeure pas à Rome, un courrier du pape ou un garde noble est chargé de lui remettre ses titres et la calotte rouge, mais ceci ne suffit pas encore pour que la cérémonie soit complète, il faut qu'il aille à Rome recevoir le chapeau rouge des mains du pape.

\*.\* Au jour marqué pour la cérémonie, le nouveau cardinal se rend à la chapelle Sixtine. Les anciens cardinaux entrent, deux à deux, dans la salle du consistoire, et après avoir baisé la main du pape, deux cardinaux-diacres vont chercher le nouveau cardinal et le conduisent devant le pape, auquel il fait trois révérences profondes, une à l'entrée de la chambre de Sa Sainteté, l'autre au milieu, et la troisième au bas du trône ; ensuite, il monte les degrés, baise les pieds de Sa Sainteté, qui l'admet alors au baiser de la bouche. Cela fait, le nouveau cardinal accomplit l'*osculum pacis*, c'est-à-dire qu'il donne le baiser de paix à tous les anciens cardinaux. Alors le chœur des musiciens entonne le *Te Deum* et on se rend dans la chapelle, d'où après les oraisons, on revient dans la chambre du consistoire où le nouvel élu reçoit des mains du pape le chapeau de velours rouge.

Puis le cardinal remercie ses collègues l'un après l'autre de l'honneur qu'ils lui ont fait de l'avoir reçu parmi eux.

\*.\* Ce fut en 1586, c'est-à-dire il y a juste trois cents ans, que Sixte-Quint fixa à soixante-dix, le nombre des cardinaux ; le chapeau et la barette rouge leur avait été donnés par Inocent IV, en 1245, comme insignes de leur dignité ; Boniface VIII y joignit la robe de pourpre, d'où est venue l'expression de pourpre romaine, comme synonyme de dignité de cardinal ; enfin, en 1630, Urbain VIII décréta qu'ils porteraient le titre d'éminence.

Son Eminence le cardinal Taschereau est le premier cardinal canadien.

Nous donnons cette semaine sur notre première page les portraits de Mgr de Laval, premier évêque de Québec ; Son Eminence le cardinal et Mgr Fabre, élevé à la dignité d'archevêque.

\*.\* Il y a longtemps que je ne vous ai parlé du fameux Sheppard, l'insulteur du 65<sup>me</sup> bataillon et de toute la race canadienne-française.

Un mot sur cet individu ne fera peut-être pas de mal.

Au moment où le francophobe de Toronto déversait toutes ses injures dans le papier qui servait de receptacle à ses immondices, on fit grand tapage à Montréal, à Québec et dans toute la province. On ne parlait de rien moins alors que de prendre tous les moyens légitimes et... autres, pour tirer vengeance de l'insulteur.

Hélas ! tout ce beau zèle et cette ardeur si légitime ne durèrent que quelques matins, puis on n'y pensa plus.

Pardon, quelqu'un y pensait toujours ; un officier du bataillon, le major Dugas, continuait la tâche qu'il s'était imposée, amenait son homme devant la Cour d'assises et devant la Cour supérieure, et le faisait condamner partout.

La Cour d'assises, après avoir flétri la conduite de l'accusé, lui infligea une amende, qui fut payée, et la Cour civile le condamna à mille piastres de dommages.

Vous vous rappelez que les deux juges étaient anglais !

Le jugement de la Cour civile étant prononcé à Montréal ne pouvait être mis à exécution à Toronto, qu'en autant qu'il fut confirmé par la Cour de cette dernière ville, qu'il fut *exemplifié* (un vilain mot) dans Ontario, et c'est ce qui vient d'être fait sur la requête du demandeur.

Sheppard, en apprenant l'*exemplification* (on parle comme cela au Palais) du jugement, vit que le major du 65<sup>me</sup> était décidé d'aller jusqu'au bout, il vendit son mobilier et tout ce qu'il possédait, prêt à sauter dans le Montana si la prise de corps était décrétée contre lui, comme cela va être fait d'ici peu.

Ma foi ! qu'il parte pour n'importe quel pays, en attendant qu'il aille au diable, qui doit lui avoir réparé une place, pourvu que le Canada soit débarrassé de sa présence, nous serons satisfaits.

\*.\* Il est curieux de constater comme certains

noms nous mettent en l'esprit des idées généreuses ou mauvaises, selon le caractère des gens qui les portent.

J'ai parlé de Sheppard, et aussitôt je pense au crime, à un crime qui a été commis à Montréal, il y a quelques jours.

Un misérable a entraîné, dans un terrain désert, une enfant de sept ans, et l'a martyrisée sans autre but que de faire le mal.

On a prévenu la police, ce qui est bien, et tout le monde s'est croisé les bras, chose que je ne comprends pas du tout.

En vérité, je ne puis admettre cette apathie que je trouve être entièrement contre nature.

Comment, toute la population d'un quartier apprend qu'un crime horrible vient d'être commis, on sait le nom du criminel et on ne trouve rien de mieux à faire que de prévenir la police et d'attendre que le misérable soit arrêté !

Mais, Bon Dieu ! tout le monde devait se lever aussitôt et courir sus au bandit, comme on poursuit un chien enragé, une bête fauve !

Je ne suis pas un admirateur passionné de la loi de Lynch, mais je comprends que les américains, en apprenant qu'un crime vient d'être commis, ne puissent résister au désir de faire justice sans délai ni sursis.

Dans le cas que je cite, les citoyens du quartier n'auraient ils pas dû au moins fouiller chaque taillis de la plaine dans laquelle s'était enfui le criminel et ne cesser leurs recherches qu'après son arrestation ?

En pareil cas, en suivant cette simple inspiration du bon sens, on fait, en une heure, l'ouvrage qui demandera trois jours à la police.

\*.\* Les Français de France établis à Montréal se disposent à fêter cette année comme d'habitude, la fête nationale de leur beau pays.

Je me souviens, à ce propos, de l'opposition inconsidérée qui a été faite à la première célébration de la fête du 14 juillet.

C'était en 1880, quelques français voulant suivre l'exemple de la mère-patrie, se décidèrent à célébrer avec éclat cette journée et formèrent un comité d'organisation.

La fête était sous les auspices de la société de bienfaisance ; elle réussit à merveille et la caisse, qui était vide alors, put s'ouvrir plus d'une fois durant l'hiver, pour secourir de malheureux compatriotes.

Le lendemain, le 15 juillet, quelques journaux crièrent au scandale, à la révolution, à la commune !

On les laissa crier ; pendant ce temps-là, on pensait aux pauvres, ce qui valait beaucoup mieux.

Les années suivantes on continua, mais on critiqua de moins en moins, puis un beau jour, réveil du bon sens, tout le monde applaudit et coopéra à cette fête.

Cette année on prépare une journée magnifique à Elm-Wood-Grove.

Remarquant l'autre jour, dans la liste du comité, les noms des personnes dont il connaît très bien les opinions anti-républicaines, un de mes amis, aborda un légitimiste et lui exprima son étonnement de le voir travailler à la réussite de la fête de la République.

—Comment, vous aussi, vous allez fêter l'anniversaire de la prise de la Bastille ?

—Allons donc ! lui répondit le partisan du comte de Paris, il s'agit bien de cette vieille histoire, je fais comme bien d'autres de mes amis, qui sont Jérômistes ou Victoriens, j'oublie un peu certaines choses, pour ne me souvenir beaucoup que de la France. Et d'ailleurs, ajouta-t-il nos compatriotes républicains nous ont prouvé depuis quelques années qu'ils n'entendent nullement faire de politique ce jour-là, et tous, nous nous groupons, nous nous serrons la main et crions : "Vive la France !"

Cette preuve d'union de la part des Français, que l'on dit toujours divisés à propos de tout, est vraiment admirable, me dit plus tard l'ami en question.

Si le temps est beau, je crois pouvoir affirmer qu'il y aura cinq à six mille personnes à Elmwood, le 14 juillet.

Les Canadiens y viendront, cela c'est sûr, et je suis persuadé aussi que nombre de bons et braves

Anglais iront boire un verre de bon vin de France.  
Vive la France !

\*.\*Les gens qui aiment à remuer du linge sale doivent être dans la jubilation.

On ne parle que de scandales, on ne s'aborde qu'en se demandant des nouvelles de telle ou telle affaire et on se quitte en étouffant un éclat de rire ou en masquant une grimace.

Pendant ce temps-là, d'aucuns ramassant tout ce que l'on jette ainsi dans la rue, s'empressent de mettre ces choses dans les colonnes de leur journal et les servent à leurs lecteurs comme plats de résistance.

Si ce pauvre Achintre assistait à ce spectacle écoeurant, il répéterait une fois de plus :

— Pouah ! tout cela pue la politique !

*Léon Leduc*

## RÊVER

“ C'est bon, mais pas bien.”

FIGUREZ ma plus gracieuse révérence. Il me prend fantaisie de frapper à votre porte par ce beau dimanche.

Recevez-vous ? J'entends comme une invitation, peut-être l'écho de mon propre désir et viens m'installer commodément ici. Voyez comme je me suis faite belle pour l'occasion, en votre honneur j'ai endossé ma jolie robe gris hélio-trope, il n'y a pas jusqu'au moindre détail de ma toilette qui ne se ressent de la fête, souliers vernis, fichu brodé et ce parfum que vous aimez.

N'est-ce pas qu'il fait bon de vivre par ce chaud rayon ? Il est bon d'être jeune, il est bon d'être gai, il est bon d'être triste parfois. Non pas que je veuille m'acquérir vos sympathies à ce dernier titre, oh non ! je suis heureuse d'un bonheur vrai et me laisse lire de même.

Tranquillement assise dans ma berceuse favorite, un pied appuyé sur la longue ottomane où j'aime tant à rêver et flâner, les mains rejetées en arrière et croisées sur ma tête, je jouis depuis bientôt une heure d'un bonheur absolu. De ma fenêtre ouverte qu'ombrage gracieusement une masse touffue de feuillage, m'arrivent d'une église voisine les sons harmonieux et doux d'un chant sacré, c'est l'heure du catéchisme, et les suaves cantiques des enfants, ainsi adoucis par la distance, me font l'effet d'une lyre divine. Il émane de ce sanctuaire d'amour un parfum de tranquillité et de recueillement qui pénètre jusqu'au fond de mon âme et harmonise à ravir avec les voix de mon cœur.

Toujours l'âme cherche le beau, le poétique, l'idéal, et ce calme majestueux du saint jour de Dieu me porte à rêver. J'aime à céder à l'attraction du moment et, sous le charme de cette heure bénie, je m'abandonne à une rêverie inconsciente qui m'enivre et me fait comprendre ce grand mot d'un grand auteur : “ Le plus solide des biens de ce monde est un rêve auquel on s'attache et dans lequel on s'oublie.”

Rêver, comme c'est plaisant ! *I like it so, don't you ?* On dit pourtant que ce n'est pas bien, qu'il est mieux d'apprécier les choses réelles, que la vie se dédore parfois et ne prend pas toujours le coloris de nos rêves, que bien souvent pour atteindre la fleur il faut se déchirer aux épines qui, hélas ! il faut le dire, n'ont jamais le mérite d'être *unique*.

Moi, je connais une grande sœur qui aime bien à faire la leçon et ne cesse de me répéter que, par sa nature même, toute étoile doit *flirer*, que par là il n'est pas bon de les viser ; elle me dit en plus que les étoiles de la terre sont un peu comme celles au firmament, elles brillent et scintillent pour tout le monde.

Si j'en crois sa grande expérience, l'air est rempli de petits farfadets qui toujours invitent et toujours trompent ; que le sourire le plus doux est souvent le plus menteur, qu'une phrase caressante manque parfois de fond ; que toujours il faut calculer et mesurer l'affection au poid. Que pour être heureux ici-bas il ne faut jamais définir nos enthousiasmes ni nos sympathies, qu'il est mieux d'être

froid, indifférent. Que l'argent est le mobile le plus puissant, que la flatterie est un baume consolateur et le palliatif à tous les maux. Que de nos jours on admire plutôt ce qui sautille et pétille que le grand sérieux de la vie. Qu'il ne faut jamais dédaigner les petits plaisirs à notre portée, et que l'appréciation de nos bonheurs est le grand *en tout cas* de la jeunesse.

Ne trouvez-vous pas que ma sœur chérie sait bien sermonner, encore mieux philosopher ? Pour moi, je vous avoue sans honte que je dois certainement à ses bons conseils d'avoir encore, quoique comptant déjà presque un quart de siècle, bon pied, bon œil ainsi que toutes mes dents.

Vaincue par le charme de ma chambrette, je me laisse aller à des confidences, des ingénuités, des échappées ! Que voulez-vous ? c'est ma plume, pas moi, la vilaine me joue de mauvais tours quelquefois, elle vole toujours, caressant amoureusement ce feuillet qui vous transmet d'une manière si indiscrète le trop plein de moi-même. C'est qu'elle est un peu comme sa maîtresse, *essentiellement communicative*, et n'aime pas à sentir les rênes, quand je la retiens elle me fait des siennes, me laisse m'embêter ; puis je me fâche, la jette au loin, la brise et jure par mille riens qu'on ne m'y reprendra plus ; mais toujours je me surprends à la caresser de nouveau. J'essaierais vainement à vous définir le lien qui nous unit, ma plume et moi, autre que par celui d'une expansion contagieuse. En dépit de ses indiscretions, je la laisse invariablement courir à son gré.

Fatiguée d'un travail un peu rude, je revenais de la ville, un soir de cette semaine. Je marchais à loisir et jouissais pleinement de ce spectacle toujours nouveau, le soleil couchant ; une brise légère avait remplacé les rayons trop ardents du jour, et l'approche du soir donnait à la route poussiéreuse un peu de repos. Passant devant un couvent tout près de chez moi, je m'arrêtai un instant pour admirer des fleurs magnifiques qu'on étalait fièrement aux regards des passants.

Toute entière à l'admiration du moment, j'avais oublié mon entourage, quand la cloche sonna l'angelus du soir. Le temps était calme et les sons me revenaient clairs, distincts, sonores. Tout à coup, à travers les joyeuses volées, j'entendis un chant d'une douceur infinie, un véritable torrent d'harmonie. Je levai les yeux, et là-haut, se berçant mollement sur les branches des ormeaux, étaient des centaines de petits oiseaux, qui, d'un commun accord, modulaient un chant d'hommage à la Reine du Ciel. Je m'approchai et remarquai qu'en égrenant leur chanson tous levaient la tête, et que ce pieux concert s'élançait vers les cieux.

J'écoutai longtemps, mais chacun chante à sa manière et je n'ai pu saisir tout à fait ce gazouillement mélodieux. Quel dommage de n'être pas poète ! Ce soir-là, j'aurais voulu être douée de la muse enchanteresse de ce barde inspiré qui nous redit si bien les *Caprices des femmes*. Lui, peut-être, aurait compris ce babil harmonieux et pu me traduire en cadence l'angelus des petits oiseaux.

REINE.

P. S.—Amie, je t'invite au concert sous les ormeaux. Comme tout ce qui nous vient de Dieu, *c'est gratis*, nous trouverons là ce que nous aimons si passionnément, les fleurs, les oiseaux, le ciel bleu. Ainsi, qu'on se le dise, et... *welcome*.

## LA VOLONTÉ PEUT SUSPENDRE L'ENVAHISSEMENT DE LA MORT

### ANECDOTES

ÉMINENTS médecins se sont accordés à dire que la ferme volonté de résister au mal et de recouvrer la santé est la plus heureuse disposition que l'on puisse désirer chez un malade. Il est peu de praticiens qui n'aient eu l'occasion d'observer sur des personnes confiées à leurs soins l'incontestable influence exercée par la volonté de concentrer en elles-mêmes toutes leurs forces pour hâter la guérison.

Un malade découragé, s'abandonnant au sort, et qu'il faut en quelque sorte soulever de son lit de douleur où il s'affaisse sans espoir, est autrement en danger que celui dont l'énergie réagit contre les

ravages du mal, contre l'affaiblissement, contre le découragement. C'est la force morale de la volonté qui vient en aide aux forces physiques.

Il y a dix ou quinze ans, nous avons lu sur ce sujet une histoire touchante.

Une dame très âgée avait adopté deux jumeaux dont la mère, sa parente éloignée, avait péri ainsi que le père par un accident de bateau. Elle jouissait d'une rente viagère considérable, payable d'avance, et qu'un vieux notaire, son ami, exact comme une pendule d'observatoire, lui portait chaque 1<sup>er</sup> janvier, à six heures précises, en venant dîner avec elle.

Un accident, dû à quelqu'une des infirmités de son âge, se déclare dans les derniers jours de l'année et les médecins le jugent mortel. Se maintiendra-t-elle vivante jusqu'au jour de sa rente ? c'est plus que douteux. “ Je ne veux pas mourir, dit-elle, que mes enfants ne soient au moins à l'abri des besoins les plus pressants.”

Dès cet instant, elle s'interdit toute visite, tout mouvement, toute conversation inutile, tout ce qui peut lui ôter un atome de force, tout ce qui peut consumer, en sus du nécessaire absolu, la moindre parcelle des éléments de la vie. Elle signe d'avance sa quittance et s'installe dans son lit, voulant à tout prix fixer cette existence qui s'évapore, retenir ce tissu qui ne tient qu'à un fil. Elle concentre sur ce vœu toutes les puissances de son être. Intérieurement absorbée dans une sorte d'extase morale, elle surveille tous les points de son corps d'où partent par intervalles les orages de la destruction, et y porte aussitôt, par un effort suprême de volonté, comme une étincelle revivifiante de son âme. Enfin le notaire arrive au premier coup de six heures... Haletante, elle lui fait signe des yeux, il prend la quittance et dépose la somme. “ Dieu soit loué ! je puis partir... mon vieil ami, adieu !” Et le supplice était terminé ; les jours de repos et de récompense s'ouvraient devant cette âme énergique et bonne.

Assez récemment un autre fait de même nature est venu à notre connaissance certaine.

Un médecin, fort apprécié dans l'une de nos places de bains de mer, nous raconta ce qui suit :

Une de ses clientes se trouve inopinément à l'article de la mort. Elle a un fils. Il est absent. On le prévient par le télégraphe. Il se met en route. Mais s'il a les ailes du chemin de fer, la fatale mort a les siennes et s'avance avec rapidité. La mère s'obstine et se cramponne à la vie qu'elle voit fuir. Elle croit que chaque crispation, chaque cri de douleur, lui ôte quelques fractions d'existence. Elle a exprimé ses vœux au docteur et, confiante en lui, s'efforce de demeurer immobile et muette. Celui-ci ne la quitte plus, s'applique à régler les toniques avec lesquels il la soutient cuillerée par cuillerée. Il surveille les déperditions et les suspend de son mieux. La montre à la main, il interroge et mesure tout, soupirs, respiration, frissons, chaleur, pouls. Les yeux de la mourante lui répondent et montrent que l'esprit est toujours là.

La demi-journée se passe ; c'était plus qu'on n'espérait. Cependant, le chemin de fer a toujours roulé. La pendule marque enfin l'instant désiré “ Me voilà, mère ! mère ! je suis là !” La malade étend les bras, étreint son fils et dépense en quelques minutes les paroles qu'elle avait épargnées au milieu de cruelles angoisses par des efforts inouïs. La mort s'empare bientôt de sa proie ; mais une satisfaction indicible se peint sur le visage de la mère au moment du fatal passage : le bonheur des derniers instants a effacé tout autre sentiment et toute trace de souffrance.

Le médecin a raconté depuis qu'il n'avait jamais éprouvé de sensation plus pénible. Sauf la mort, il a passé par toutes les phases de la destruction qu'à parcourues sa cliente, l'esprit enlacé à celui de la malade et douloureusement tendu vers le même but. Il se sentait dominé, harcelé, par cette volonté ardente qui se l'associait dans ses anxiétés, ses craintes, ses espérances.

Les biographes de Kant racontent qu'il croyait que par la volonté on peut résister pendant un certain temps à l'invasion des maladies.

Des naufragés, après avoir résisté des jours et des nuits, se sont évanouis au moment où on les recueillait.

EURVALE CAZEAUX.



LE GRAND INCENDIE DE BOSTON.—TENTATIVE DE SAUVETAGE D'UNE DES VICTIMES



LES TROUBLES ORANGISTES EN IRLANDE.—LA POLICE ATTAQUANT LES ÉMEUTIERS DANS LES RUES DE BELFAST

## DU CAIRE A LA MECQUE

LE PÈRE AUX CHATS

On sait que les anciens Egyptiens vouaient un culte aux animaux ; ils montraient pour les chats une prédilection qui a survécu à toutes les transformations opérées par les siècles. Au Caire, il y a encore des gens qui laissent des rentes viagères à leurs chats ; et les voyageurs modernes ont mentionné l'existence, près de la porte de la Victoire, d'un hôpital pour ces animaux, destiné à y recueillir les bêtes malades et sans asile.

Jusque dans ces dernières années, la caravane qui part du Caire pour la Mecque comptait parmi ses fidèles une vieille femme qui emmenait avec elle des chats que les dévots musulmans lui confiaient, avec la certitude qu'ils seraient sanctifiés par ce pèlerinage ; on appelait cette femme " la mère aux chats."

Aujourd'hui, c'est un vieux bonhomme qui remplit cet office. Cette étrange coutume a peut-être pour origine le souvenir des chats embaumés qu'on transportait à Bubasti — le moderne Zagazig — lors des pèlerinages vers l'Orient. On leur donnait une place dans des hypogées spéciaux, des nécropoles de chats dont il ne subsiste plus aucune trace.

Que Mahomet intervienne dans ce culte affaibli des chats, rien de surprenant, puisque le Coran est devenu la loi religieuse en Egypte. Or, les Orientaux racontent que le Prophète avait beaucoup d'égards pour les chats, et particulièrement pour le sien. Cet animal s'était un jour couché sur la manche flottante de la veste du Prophète, et semblait y méditer si profondément que celui-ci, pressé de se rendre à la prière et n'osant le tirer de son extase, coupa, dit-on, le bout de la manche. A son retour, il trouva le chat qui sortait de son assoupissement et qui, en s'apercevant de l'attention de son maître, se leva pour lui faire la révérence et courba le dos en arc.

Mahomet comprit parfaitement que son chat lui témoignait sa reconnaissance, et il se promit dès lors de lui assurer une bonne place dans son paradis. Il ne s'en tint pas à cette résolution : passant trois fois la main sur le gros dos de minent, il l'imprima par cet attouchement à tous ceux de son espèce, la vertu de ne jamais tomber que sur les quatre pattes.

Voilà donc notre père aux chats très affairé lorsqu'il approche le moment du départ de la caravane. Les bonnes gens du Caire, les fervents musulmans, viennent lui apporter leurs bêtes, et les confient, avec toutes sortes de recommandations, à ses soins paternels : ce n'est pas une petite affaire que d'aller du Caire à la Mecque ! Il y a tout le désert à traverser pour éviter le passage de la mer Rouge ; puis il faut suivre le littoral de cette mer dans de dures conditions et avec beaucoup de fatigue. Aussi le père aux chats fait-il payer en conséquence. Marché toujours laborieux à conclure : il y en a qui voudraient bien ne payer qu'au retour, pour être assurés de revoir leur favori bien portant ; mais le bonhomme exige qu'on lui témoigne sa confiance en payant d'avance.

A l'heure du départ, le père aux chats dispose convenablement ses pensionnaires dans divers

couffins, sacs et filets, placés sur le dos du chameau choisi pour faire le voyage, ou suspendus à ses vastes flancs. Il y en a de toutes grosseurs, de toutes robes : des blancs aux yeux verts, limpides comme l'algue marine, des noirs, des fauves, des gris. L'un tient sa tête coquettement penchée, l'autre dresse les oreilles et regarde ; il semble prendre au sérieux son rôle de dévot pèlerin ; tel d'entre eux a un air bonasse à rassurer même des souris ; tel autre, au contraire, conserve des allures de tigre, avec des paupières mi-closes ; un autre encore darde un regard mauvais comme s'il venait d'être frotté à rebrousse poil. C'est une jolie collection de félins ; il n'y manque que le chat de la mère Michel. Heureuses bêtes ! Il y a quatre mille ans et plus que, sous ce ciel, l'étoile des chats brille ; elle n'est pas près de s'éteindre.

C'est pendant que le père aux chats fait ses préparatifs, que les tapis envoyés chaque année par le gouvernement égyptien sont transportés solennellement de la citadelle à la mosquée de Sayedna-el-Hussein (notre seigneur Hussein). Le khédive et

nouveau khédive, à l'occasion de son avènement, fait présent d'une magnifique tente brodée rouge et or, appelée Mahmal, qu'au moment de la mise en marche de chaque caravane on installe sur un des plus beaux chameaux, richement harnaché. C'est le signe de ralliement des pieux pèlerins pendant le voyage, et une entrée solennelle lui est réservée dans toutes les villes que la caravane doit traverser.

Au même moment se réunissent au Caire, des myriades de pèlerins venus de diverses contrées de l'Orient, et principalement de toutes les parties de l'Afrique. C'est, pendant les semaines qui précèdent le départ, un spectacle qui attire la curiosité des étrangers.

On n'ignore pas que tout bon musulman doit, au moins une fois dans sa vie, aller aux lieux saints. Ce devoir est rendu plus aisé de notre temps, grâce aux chemins de fer et aux bateaux à vapeur. Le mérite demeure-t-il le même ? Quoi qu'il en soit, trois grandes caravanes se rendent à la Mecque ; celle qui part du Caire est la plus importante.

La plupart des nations de l'Islamisme y sont représentées : Kabyles élancés de l'Algérie ; Maures de Tunis enveloppés de leur burnous blanc ; Arabes à la longue barbe, aux traits accentués et aux yeux d'un noir étincelant, parés du tarbousch, vêtus de la robe en forme de chemise des peuples orientaux, les pieds nus ; mais non sans distinction dans les mouvements d'un corps que rien n'entrave ; Coptes silencieux, drapés dans leurs robes noires ; Touaregs et Tédas, fils du désert par excellence, se reconnaissant de loin à leur démarche mesurée ainsi qu'à leur costume sombre ; Touous compassés qui, avant d'émettre un propos, crachent à distance, par les interstices de la dentition un mince flux de jus de tabas vert ; fellahs semblables aux colosses de porphyre des galeries égyptiennes ; le front bas, les yeux très grands, très longs, les sourcils épais couronnant l'œil, la barbe rare, plantée au bout du menton... Ce sont les Tartares qui tiennent le plus à leur confort ; ils emportent avec eux le samovar, cette bouilloire russe à thé, et même sous le soleil d'Afrique et d'Asie, au milieu des sables du désert, ils ne peuvent se séparer ni de leurs bottes ni de leurs bonnets de fourrures.

Tout ce monde erre rêveur ou languissant, ou demeure accroupi, dans une contemplation sans fin et en quelque sorte sans objet, au bord du Nil, où sont dressées les tentes. Parfois ces hommes se querellent en paroles précipi-

tées et avec des ripostes rapides.

L'arabe pur et le Berbère du Nord regardent autour d'eux toute chose avec un orgueil réfléchi puisé dans le sentiment de leur civilisation, relativement avancée ; quant aux nègres, ils rient et bavardent sans souci, faisant briller leurs deux rangées de dents blanches dans leur noir visage. Les variétés de couleurs de la peau, depuis la blancheur du Tartare jusqu'à la teinte noir d'ébène de la Nigritie, sont représentées à ce rendez-vous général.

Qu'un étranger, un Européen, un chrétien attiré par la curiosité, circule au milieu de ces pèlerins, aussitôt il est assailli par les enfants qui l'étourdisent de leur bakschich ! bakschich ! Il n'est pas rare que le voyageur soit obligé de faire une charge à fond de train sur un de ses gavroches à turban qui lui demande l'aumône en ces termes peu mesurés :



Il y en a de toutes les couleurs, des blancs, des noirs, des gris.—(Page 77, col. 2).

sa cour assistent à cette cérémonie, sur la place Méhemet-Ali, au bas de la citadelle. Les mosquées et les corporations musulmanes y sont représentées par leurs oulémas, se groupent autour de leurs drapeaux.

Il y a deux tapis. Celui qui est destiné à la Mecque se compose de onze grandes pièces de damas de soie noire. On les transporte à la mosquée sur des brancards. Assemblées, ces étoffes ont assez d'ampleur pour couvrir l'extérieur de la Kaaba.

Le tapis qu'on doit déposer en passant à Médine, sur le tombeau du Prophète, est formé de plusieurs pièces de soie noire sur lesquelles des versets du Coran sont brodés en grandes lettres d'or, de soixante-dix centimètres de haut. C'est dans la mosquée même que se fait le travail d'assemblage de ces diverses pièces d'étoffe.

Outre les tapis offerts annuellement, chaque

—Bakschich, pourceau ! bakschich, chien ! bakschich, infidèle !

Celui qui comprend lève sa canne ; mais beaucoup n'entendent pas, et croient qu'on leur adresse quelque paroles flatteuses, ils saluent et doublent l'aumône...

Vient enfin le moment du départ ; c'est d'ordinaire à la fin de septembre. La caravane s'ébranle au milieu d'une foule immense accourue dans la plaine d'Abbassieh, au nord du Caire. Son départ est salué de vingt et un coups de canon. La caravane emporte les tapis soigneusement pliés, une somme de quatre mille à cinq cent mille francs, des provisions de bouche et quantité de pelisses et d'étoffes blanches pour subvenir aux besoins du voyage, faire aux Bédouins les présents d'usage et secourir les pauvres des deux villes saintes, — Médine et la Mecque.

On peut évaluer à une centaine les baudets qui passent en avant pour régler la marche ; à cinq cents chameaux ; à la moitié de ce nombre les chevaux dont se compose la caravane. Toutes ces bêtes servent de montures ou sont chargées de marchandises et de vivres. Un millier de soldats égyptiens et d'employés du gouvernement sont affectés à la garde du trésor et du service du Mahmal. Leur chef est un Pacha, et les troupes comprennent deux escadrons de cavalerie, et deux canons de montagne pour défendre la caravane contre les entreprises des Bédouins du désert. En outre, une centaine de pauvres gens suivent à pied, décidée à accomplir dans ces conditions le saint pèlerinage.

Le Mahmal, splendide, attire tous les regards.

Que devient le père aux chats au milieu de cette foule et de tout ce déploiement de luxe et de forces ? Eh ! il tient sa place, une bonne place. Le vieux bonhomme a eu l'art de s'entourer de quelques-uns de ces nègres de Soudan, très pauvres, qui ne mendient pas, et qui, moyennant une légère rétribution, rendent une multitude de petits services. Grâce à leur aide, il parvient à maintenir soumise la congrégation de pèlerins moustachus à tout poil et à toutes griffes dont il est le chef — et le père.

La caravane se dirige vers le Caire, cette grande ville à l'aspect si étrange, avec ses dômes, ses maisons en terrasses, ses palmiers et ses trois cents minarets se détachant si vigoureusement sur le bleu du ciel, très froncé. Le désert enserré la ville de trois côtés ; mais à l'occident, grâce au Nil, le contraste est frappant : une végétation splendide, des bois de palmiers entremêlés de vertes prairies, d'élégantes villas, de belles avenues de sycomores. Dans la direction de Suez, le désert se déroule avec ses mamelons couleur de feu, ses sables embrasés, ses horizons sans limites, baignés d'une éblouissante lumière.

La caravane remplit d'animation et de bruit ces solitudes. Les chameaux, très chargé, marchent d'un pas lourd ; les dromadaires trottent légèrement ; les bidets se livrent à des fantaisies. Elle n'est pas seulement composée de dévots pèlerins, la caravane : il y a des Marocains qui apportent aux boutiques de la grande rue du Mahmal-Messai, à la Mecque, de belles peaux de chèvres rouges et jaunes ; des Tunisiens qui ont une provision de fez ; des Turcs d'Europe munis d'une pacoille d'étoffes brodées, à laquelle ils ne dédaignent pas d'ajouter des confitures sèches et des bouts de pipes en ambre ; les Turcs d'Anatolie charrient des tapis de soie, des châles d'Angora, destinés à prendre place à côté des cachemires et des mouchoirs de soie apportés par les Persans d'une caravane qui suit une autre voie, à côté des châles admirablement brodés où excellent les Afghans, des armes magnifiques et des étoffes de l'Inde, des objets en cuir des Arabes de l'Yémen. Il y a des nègres du Soudan, de Tombouctou qui s'en vont vers la Mecque, comme vers un débouché assuré à leurs paniers nattés (jonc et drap), à leurs cotonnades...

Particularité assez curieuse : des saltimbanques marocains, de tout jeunes garçons pour la plupart, après avoir suivi le littoral de l'Afrique méditerranéenne, se sont aussi mêlés aux pèlerins par amour du lucre autant que par dévotion et désœuvrement.

Tout ce monde forme une multitude passablement bigarrée. La caravane se dirige vers l'extré-

mité du golfe d'Akaba, laissant à sa droite presque toute la presqu'île qui domine le mont Sinaï, et à sa gauche la Palestine, la mer Morte, Jérusalem.

En sortant de Suez, on est entré dans la vallée de l'Egarement, où le peuple juif erra si longtemps. C'est une plaine sablonneuse, très étendue, coupée par de petites élévations de sables mouvants et une série de monticules ; de distance en distance, des colonnes en maçonnerie de trois à quatre mètres de hauteur, jalonnent la route. Au bout de la vallée se trouve le fort Nihil, gardé par une trentaine de soldats turcs, et où le gouvernement égyptien envoie d'avance des vivres pour le ravitaillement de la caravane de deux bœufs pour tourner la noria qui doit fournir de l'eau aux pèlerins altérés.

Avant d'atteindre la mer Rouge, il faut traverser le fameux défilé d'Akaba, d'un si pénible accès. Force est, là, d'abandonner bien des fois les chemins pierreux et à pente raide. Après cela, la caravane suivra, de près, le rivage de la mer jusqu'à trois journées de la Mecque.

Ma s voyez-vous le père aux chats, encombré d'une singulière cargaison de félins, aux prises avec les difficultés du pieux voyage ? Tout le temps, il se dispute avec son chamelier, — lequel est occupé pendant le reste de l'année aux carrières de pierre du Caire, et compte retirer des bénéfices assez beaux pour lui permettre d'acheter de nouveaux chameaux, qu'il louera de même lors du pèlerinage de l'année prochaine.

A tous bons voyage !

DANIEL ARNAULD.



#### LE ROI LOUIS II DE BAVIÈRE

La triste mort du roi de Bavière, Louis II, qui s'est noyé dans un accès de folie, a fait passer la couronne sur la tête du prince Othon ; mais, comme le roi Louis II, il est en démente ; le prince Luitpold demeure donc régent du Royaume, et il a reçu le serment des chefs militaires et des troupes qu'ils commandent.

On s'est étonné de la mort du docteur Gudden, conseiller médical du Roi et qui l'accompagnait dans cette promenade, au bord du lac de Starnberg, pendant laquelle lui vint soudaine, irrésistible, sa pensée de suicide. M. Gudden s'efforça de le retenir, et la lutte dut être très vive, car le prince et le médecin en portaient des marques au visage, et le sol, à l'endroit de cette lutte, était fortement piétiné. Vous savez le reste : M. Gudden fut entraîné et périt avec le prince qu'il voulait sauver.

C'est dimanche soir, le 13 juin, qu'arriva ce grand malheur, et c'est lundi que le corps, retrouvé après quelques recherches, fut transporté à Munich. La bénédiction a été donnée par le doyen du chapitre et trois autres ecclésiastiques. Au faubourg, un escadron de cavalerie se joignit au cortège, qui arriva à 1 heure 20 minutes à Munich. La fatale nouvelle n'était encore connue que de quelques personnes, et peu de personnes assistèrent à la lugubre scène de l'arrivée.

On a beaucoup écrit sur le roi de Bavière, sur sa nature artiste, sur ses prodigalités et sur ses excéntricités, dont la cause est maintenant expliquée par l'événement qui a terminé ses jours.

Ainsi s'expliquent aussi ses originalités, ses bizarreries, son goût immodéré pour la pierre de taille et pour la musique de Wagner. Il imitait surtout, parmi les rois, Louis XIV ; il aimait sa grandeur, son faste, son caractère, et il voyait en lui l'incarnation parfaite de la royauté.



LE ROI LOUIS II, DE BAVIÈRE, DÉCÉDÉ

#### GRAND INCENDIE A BOSTON

Un terrible incendie a détruit, le 21 juin les bâtiments du "New-England Institute Fair," sur l'avenue Huntington. Lorsque l'alarme a été donnée les flammes avaient déjà fait des progrès considérables. Cependant, les pompiers ayant appris que plusieurs malheureux ouvriers se trouvaient à l'intérieur, quelques hommes de la brigade se précipitèrent dans les flammes. Malheureusement il était trop tard. Ils ne retirèrent des ruines que sept cadavres calcinés.

Une scène atroce s'est produite peu temps après que le feu eut éclaté. Un ouvrier était sur le point de sauter par une fenêtre du deuxième étage, lorsqu'une poutre enflammée, d'une grande pesanteur, lui tomba sur le dos. Il se trouva la moitié du corps en dehors de la fenêtre et dans l'impossibilité de se remuer. Les flammes l'atteignirent bientôt, et il mourut au milieu des tortures les plus atroces, devant les yeux de plusieurs milliers de personnes qui ne pouvaient le secourir. Deux pompiers se sont brûlés d'une manière épouvantable en essayant de parvenir jusqu'à lui.

Cette construction, destinée d'abord à servir de salle d'exposition avait coûté \$500,000.

#### LA CRISE IRLANDAISE

L'Angleterre voit chaque semaine s'accroître les embarras que lui cause la question du *Home Rule*. A la suite du projet de loi de M. Gladstone pour le gouvernement local de l'Irlande, le premier-ministre a obtenu de la reine l'autorisation de dissoudre le parlement, et a procédé immédiatement à de nouvelles élections qui ont lieu en ce moment. Dans le cas où elles seraient défavorables au ministère, la nouvelle législature serait convoquée à courte échéance, probablement vers le 15 août, afin, comme l'a dit M. Gladstone, de ne pas laisser longtemps le pays dans l'attente d'un changement de politique. Si, au contraire, le principe de l'autonomie irlandaise était manifestement consacré par les électeurs, il n'y aurait pas urgence à réunir le parlement, et la question resterait, suivant le projet arrêté avant le vote, ajournée à la session régulière d'automne.

Malheureusement, le débat ne reste pas dans le domaine législatif. Les agitations orangistes qui s'étaient produites dans le nord de l'Irlande pendant la discussion du bill de réforme, ont dégénéré en émeutes violentes qui ont paru prendre un instant les proportions d'une véritable guerre civile. Il y a eu à Belfast des engagements sanglants entre

les insurgés protestants et la police, qui n'a pu rétablir l'ordre qu'avec l'aide des troupes régulières. On dit que les femmes ont joué le rôle le plus faouche dans ces scènes de fanatisme. De nouvelles émeutes ont lieu quotidiennement, non seulement à Belfast, mais encore sur divers points du comté d'Ulster, où le gouvernement a dû proclamer l'état de siège.

LES CHEMINÉES EN PAPIER

On connaît les portes et fenêtres en papier, les roues de chemin de fer, les canots et les canons en papier ; voici maintenant le tour des cheminées. Nous parlons des cheminées d'usine, de ces hautes colonnes ordinairement construites en briques et qui mesurent parfois jusqu'à vingt-cinq mètres.

Dans une usine de Breslau, on vient d'en construire une de dix-huit mètres à l'aide de blocs de papier comprimé assemblés au moyen d'un ciment siliceux.

Les expériences faites sur cette construction bizarre ont donné les meilleurs résultats au point de vue de la solidité, de l'élasticité et de l'incombustibilité. Quant au prix de revient, il est inférieur à celui des cheminées en brique.

Ajoutons qu'un carrossier de Londres fabrique, depuis quelque temps, de charmantes voitures en papier, élégantes, solides et légères.

Tout au papier, tout en papier. Nous vivons à l'âge du papier.

Grâce au suffrage électoral et aux bulletins de vote, le papier n'est-il pas déjà le dispensateur de la destinée des peuples ?

PRIMES DU MOIS DE JUIN.

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de juin, a eu lieu le 5 juillet dans la salle de conférence de la Patrie.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	3,978.....	\$50
2e prix, No.	12,333.....	25
3e prix, No.	22,607.....	15
4e prix, No.	9,813.....	10
5e prix, No.	12,797.....	5
6e prix, No.	15,632.....	4
7e prix, No.	4,242.....	3
8e prix, No.	5,130.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

68	3,962	8,124	11,820	15,251	18,964
126	4,979	8,500	11,912	15,262	19,022
650	5,122	8,536	11,927	15,624	19,098
777	5,259	8,718	12,619	15,758	19,540
1,012	5,459	9,157	13,775	16,500	19,547
1,230	5,640	9,295	13,797	16,581	19,661
1,366	5,888	9,451	14,001	17,459	19,899
1,576	6,325	9,525	14,409	17,531	21,453
2,385	6,541	10,075	14,548	17,613	22,088
2,412	6,545	10,207	14,626	17,831	22,187
2,653	6,652	10,682	14,664	18,020	22,563
2,823	6,871	10,765	14,750	18,032	22,687
3,311	7,241	10,976	14,925	18,229	23,083
3,484	7,392	11,641	15,119	18,627	23,146
3,762	7,623				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de juin sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Dans l'état de santé, les boissons froides doivent être recherchées pendant les chaleurs. Boire froid, mais non glacé, est incontestablement utile : c'est un moyen de tonifier l'estomac, de diminuer les sueurs et de relever l'appétit. Au contraire, l'usage des boissons glacées est préjudiciable à la santé.

PAUVRES AMOURS!

MELODIE

MUSIQUE DE ABEL QUEILLE.

PAROLES DE E. CHEBROUX.

Andantino.



Froid et bru-meux, voi-ci ve-nir Oc-to-bre, De longs fris-sons sem-blent pas-ser dans



l'air; De ses ray-ons le so-leil est plus so-bre, L'oi-seau se tait, tout an-non-ce l'hi-



ver. Vous qui vi-vez et d'ombre et de mys-tè-re, En va-ga-bonds vous qui cou-rez tout



nus, Lors-que les froids, bien-tôt, se-ront ve-nus, Pau-vres A-mours, comment allez-vous fai-re?

Tempo di Valse, Moderato.



Voi-ci ve-nir les som-bres jours, Que je vous plains, pau-vres A-mours!



Voi-ci ve-nir les som-bres jours, Que je vous plains, pau-vres a-mours!

Au fond des bois, dans d'épaisses cachettes,  
Vous embusquant comme de vils gredins,  
En avez-vous surpris de ces fillettes?  
En avez-vous commis de ces larcins?  
Mais, dépouillant les retraites ombreuses  
Où vous alliez vous glisser en sournois,  
Le sombre hiver, hélas! pour de longs mois  
Revient, chassant les colombes frileuses.  
Voici venir, etc.

Adieu pour vous, adieu les heures franches,  
Vous n'irez plus battant les verts buissons,  
Faisant vos nids dans l'herbe, sous les branches,  
Foulant aux pieds les futures moissons;  
Car il faut dire aussi, petite engeance,  
Que dans vos jeux vous ne respectez rien,  
Que vous riez au nez de tout gardien...  
On a toujours pour vous tant d'indulgence.  
Voici venir, etc.

Gentils enfants, pour nos sombres demeures,  
Si vous quittez les bois, le beau ciel bleu,  
Il est encor pour vous de douces heures,  
Que vous saurez trouver auprès du feu.  
Discrètement vivant là, portes closes,  
Dans le satin ou la bure blottis,  
Vous attendrez, ô mes pauvres petits,  
Que le printemps ait réveillé les roses!  
Voici venir, etc.

LE PETIT OISEAU DANS L'ÉGLISE

Pour la première fois on l'emmène à la messe,  
Fier et tout ravi, le bébé de cinq ans;  
Il sera, c'est promis, modèle de sagesse  
A en rendre jaloux tous les petits enfants.

Il entre, et met un doigt sur sa bouche. A l'église,  
On ne parle que bas au bon petit Jésus.  
Grave, comme maman, il veut, dans l'urne grise  
Plonger la main et fait le signe du salut.

Tout est bien dès l'abord; c'est de toute son âme  
Que le mignon redit lentement le pater;  
Puis son œil azuré suit, brillant d'une flamme,  
Les rayons enlacés aux grillages de fer.

Mais hélas! quel éclat jaillit de sa poitrine...?  
Joyeux il bat des mains et crie tout haut: Maman!  
Alors qu'au frêle son de la cloche on s'incline.  
La mère a relevé son front tout rougissant.

Et, son regard voilé, pour paraître sévère,  
Va du gentil coupable à la voûte. Un moineau,  
D'une aile que la peur a rendu moins légère  
Voltige en s'y heurtant.—Le beau petit oiseau!

Dit bébé radieux; puis seulement, il pense  
Qu'il n'a pas été sage et, cette fois, tout bas:  
—J'ai bien prié, vois tu, c'est une récompense;  
Mais, j'ai désobéi, oh! ne le dis pas....

Comment sévir après une telle supplique?  
Le ciel intercédait par ce naïf accent  
Que l'on eût dit tombé de la cour angélique  
D'où, peut-être, l'oiseau venait comme l'enfant.



RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 203.—CHARADE

On t'a dit bien souvent, mon Premier ne vaut rien  
Même quand il est bon: La chose est bien certaine  
Et pourtant il fait vivre un tas de gens de bien.  
On le gagne, on le perd. On prend beaucoup de peine  
Pour le mener à bien. On l'a très fréquemment  
Poussé pendant des mois et même des années;  
Pour les peines qu' alors il vous avait données,  
Hélas! l'enfant ingrat vous ruine en un moment.  
Mon Second, cher lecteur, est une ville antique  
Célèbre à tous égards. Son nom est composé  
De neuf lettres en tout: mais en homme rusé  
Je vous le donne en quatre et je suis véridique.  
Voyez là-bas ces gens qui viennent pas à pas.  
C'est mon Tout qui s'avance en une longue file,  
En marche solennelle, il arrive là-bas.  
Devinez, chers lecteurs, ce n'est pas difficile.

No 204.—FANTAISIE JEU DE MOTS

XXXXX, XXX faire XX XXXXX infâme que tu as  
préméditée, et tu te verras l'objet du blâme universel de  
tes semblables.

SOLUTIONS:

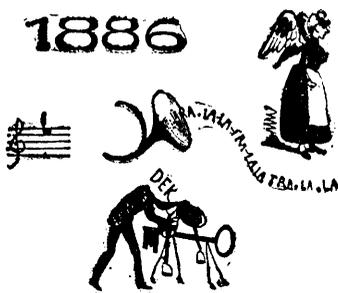
No 200.—Les mots sont: Salut et Saut.

DÉCÈS

En cette ville, au No 85½, rue Saint-Constant, le 18  
juin dernier, à l'âge de 3 mois et 3 jours, Joseph-Bruno-  
Adolphe, enfant de M. Adolphe Décaré.

RÉBUS

1886



A CORRIGER.—La solution du rébus que nous avons donnée la semaine dernière ne devait paraître qu'aujourd'hui. Prière de la remplacer par la suivante :

*Les esprits à rebours tourmentent et contrarient*

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

*Se coucher de bonne heure et se lever matin rend sain, riche et sage*

CHOSSES ET AUTRES

—Le pont suspendu le plus important est celui qui rejoint la cité de New-York à Brooklyn ; il a une longueur de 5,980.

—A Thomasville, N. C., une petite fille de six ans, étant allée donner à manger aux porcs de son père, les animaux se sont jetés sur elle, l'ont déchirée en morceaux et l'ont mangée.

—Au lieu de faire brûler les feuilles d'arbres qui traînent et dont vous vous débarrassez de cette façon, répandez-les plutôt au pied de vos arbres fruitiers dont les racines seront ainsi préservées des fortes gelées, ce qui leur vaudra beaucoup d'engrais.

—Dans la mappe monde par laquelle Alexandre VI partagea les découvertes entre l'Espagne et le Portugal, et qui est maintenant dans la possession du Vatican, tous les Etats-Unis actuels forment un espace en blanc marqué "Tera de Baccalaos," ou "Terre de la morue."

—La marquise de Salisbury a organisé, à Londres, un grand bazar, en faveur d'un hôpital pour enfants. Parmi les visiteurs se trouvait le maharajah de Lahore, qui fit quelques petites emplettes. Pour les payer ce satrape oriental sortit son poignard, tailla rapidement une des manches de sa veste et la remit à la marquise. La manche est constellée d'or et de pierres, dont la valeur est énorme.

—L'égoïsme a ordinairement pour compagne l'envie, ce déplaçant que l'on ressent de voir posséder par un autre un bien que l'on désire soi-même. L'envie est une passion triste qui devient le tourment de ceux qu'elle possède et de ceux qu'elle attaque. Elle a quelque chose de bas ; car d'ordinaire, cette sombre rivale du mérite ne cherche qu'à le rabaisser au lieu de tâcher de s'élever jusqu'à lui. L'envie a pour sœurs la médisance et la calomnie.

—D'après le Cosmos, les villes les plus anciennes du globe seraient : En Grèce, Argos, Athènes et Thèbes ; Cadix, en Espagne ; Cumes, Syracuse, Locre, Crotona, Rome, en Italie ; Sagonte en Espagne ; Byzance, en Turquie ; et enfin Marseille, fondée par une colonie de Phocéens, 580 ans avant l'ère chrétienne. L'âge de ces différentes villes est compris entre trente-sept et vingt-quatre siècles, et cela suffit pour dire qu'elles ne sont pas de la première jeunesse.

—La fabrication du beurre dans l'Uruguay est une des plus curieuses coutumes de ce pays. Le fabricant verse le lait encore chaud dans un sac fait avec une peau de chèvre, ou de cochon, et, après l'avoir bien fermé, il fixe le sac gonflé au bout d'un long lasso dont l'autre extrémité est attachée à la selle de son cheval. Il monte alors en selle et il galop jusqu'à la ville voisine, cinq ou six milles, en traînant le sac derrière lui. Lorsqu'il arrive le lait est changé en beurre et il le vend de porte en porte, en puisant dans son sac à l'aide d'une cuiller en bois. Bien que tous les instruments les plus modernes soient en usage dans les fermes de l'Uruguay, on n'est jamais parvenu à faire adopter un autre système aux indigènes. Ils prétendent que le beurre fabriqué dans des barates en bois n'est pas aussi bon que celui fait d'après cette méthode primitive.

REDUCTION EXTRAORDINAIRE POUR LE TEMPS DES VACANCES

—oo—  
La balance de toutes nos Marchandises d'été seront vendues à sacrifices

— AU —  
SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,  
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,  
A LA BOULE D'OR

8939

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

—Un journal a reçu la missive suivante : " Savez-vous bien ce que c'est que les lettres ? Connaissez-vous leur origine, leurs fonctions, leurs mœurs ? Non ! Eh bien ! écoutez et profitez.

— On fait venir l'A d'Aunis, l'E de Redon, les L de Moulin, les Z de Caen, l'O d'Orau et l'I des Halles.

— Il existe des C dentaires, des B chamelles et des J Goths. En cherchant un peu, vous trouverez l'H au 7 et l'S au 6, pendant que les D pèchent et que l'M rôde. On parle beaucoup des R du Sahara où l'on rencontre l'N humide. La pauvre F est mère ainsi que l'affirment les T de la Saint-Martin. Mais le G nie ! Tout ça ne vaut pas le P roux. Pendant que les Q rient ; jamais le K n'a ri. et sou vent l'U meurt noir. Le V n'est rien et Sarah fait l'X."

Cette lettre n'est point signée Noël et Chapsal ; elle porte la signature Alph. Abet.

FRANÇEUR & STE-MARIE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

601, RUE STE-CATHERINE,

2e porte Est de la rue Amherst, Montréal

J. B. D. FRANÇEUR E. A. STE-MARIE

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

DIGNE D'ENCOURAGEMENT

C'est vraiment extraordinaire l'augmentation des affaires de la maison David Lanthier et la grande réduction des marchandises. Jugez-en par vous-mêmes en faisant une visite chez

DAVID LANTHIER.

1489, Rue Notre-Dame,

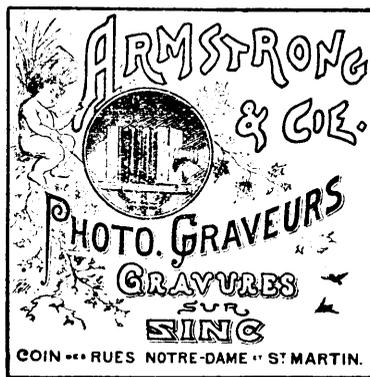
ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine ; Cartes de Visites : 75 centims la douzaine. Une visite est sollicitée.



RIVET & PICOTTE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

88—RUE SAINT-LAURENT—88

MONTREAL

CLODOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.

PULL OVER faits sur commandes à 21 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE

L. A. LOISELLE & CIE.,

ARTISTES PHOTOGRAPHES

Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-André

DR JOS. G. A. GENDREAU,

CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, den iste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

DR F. X. SEERS, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

Il est strictement défendu de lire ceci.

—Moyen efficace de faire fortune.— La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public.—D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, maladie du Foie et des Rognons. Elles sont aussi un remède infailible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Picote.

Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène Et membre du bureau santé de la Province.

E. MASSIOTTE & FRERE,

Seuls agents pour Montréal.

217, rue St-Elizabeth. (Téléphone No. 810 A.)

LE MONDE ILLUSTRÉ,

28 ET 30, RUE SAINT-GABRIEL

ABONNEMENTS :

Un an..... \$3.00  
Six mois..... 1.50  
Quatre mois..... 1.00

PAYABLE D'AVANCE

ANNONCES

PAR LIGNE NONPAREIL :

Première insertion..... 10 cents  
Insertions subséquentes..... 5 "  
A longs termes..... Conditions spéciales.

Un numéro spécimen envoyé gratis sur demande

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmentent la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 10 juillet 1886

LES  
DEUX SŒURS

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

VIII

**C**EPENDANT il fit cette réflexion, que le marquis, avant de partir, aurait dû au moins prévenir madame de Manoise.

—Dans combien de jours M. de Soubreuil sera-t-il de retour ? demanda-t-il au vieux Jean.

—Je l'ignore absolument, monsieur le baron.

—Comment ! il ne vous a pas dit quand il reviendrait ?

—Pour la première fois, je crois, mon maître ne m'a point fait part de ses intentions.

—Quand est-il parti ?

—La nuit dernière.

Ces trois mots frappèrent Henri comme un coup de massue. Un flot de sang lui monta à la tête, ses oreilles bourdonnèrent, il chancela comme un homme ivre et, pour ne pas tomber, il fut forcé de s'appuyer contre un meuble.

Une clarté soudaine venait d'éclairer sa pensée ; il voyait se dresser devant lui l'affreuse réalité. Enfin, il comprenait, il devina tout.

Le vieux domestique s'approcha de lui et lui dit avec émotion :

—Vous souffrez, monsieur le baron ; j'ai cru que vous alliez tomber sans connaissance.

—Oui, je souffre horriblement, dit-il d'une voix étranglée.

—Si monsieur le baron voulait prendre quelque chose...

—Non, merci. D'ailleurs cela se passe, ce n'est rien.

Il se redressa, les yeux enflammés, le front plissé, et un sourire étrange crispa ses lèvres.

Le domestique ne put s'empêcher de frissonner.

Henri reprit d'un ton plus calme :

—Je suis vraiment désolé que M. de Soubreuil ne soit pas à Paris. Mais vous devez savoir à quelle gare il s'est fait conduire.

—Je l'ignore, monsieur le baron.

—Est-ce qu'il est parti à pied.

—C'est dans une voiture de place qu'il est allé chercher lui-même.

—Ah ! je ne doute plus, exclama le jeune homme ; c'est lui, c'est lui !

Sur ces mots, il sortit précipitamment de l'hôtel, laissant le vieux domestique stupéfié.

—Tout cela est bien singulier, se dit Jean en hochant la tête ; M. de Manoise me fait l'effet de ne plus avoir sa tête à lui ! " Je ne doute plus ! c'est lui ! " Qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne sais pas ce qui se passe en moi, c'est comme si j'avais peur... Il me semble que nous sommes menacés de quelque malheur épouvantable !

Le baron de Manoise entra chez lui. Il avait besoin de se trouver seul, de se cacher pour laisser

éclater sa douleur, sa colère, et dégonfler son cœur qui ne pouvait plus contenir sa rage.

—Joué, trompé, trahi par tous les deux ! s'écria-t-il, tenant sa tête dans ses mains et frappant du pied le parquet avec fureur. Oh ! la misérable ! Oh ! le lâche ! Oh ! les infâmes !... Mais je me vengerai ! je me vengerai ! Va, je te retrouverai, Maxime de Soubreuil, quand même tu serais allé te cacher avec elle au bout du monde. Alors, malheur à toi !... Le lâche, ce n'était pas assez d'outrager ma sœur, il fallait qu'il me volât mon bonheur !

Il se roula sur son canapé, en se tordant convulsivement, en poussant des rugissements de fauve irrité.

Au bout d'un instant il se releva les yeux pleins d'éclairs.

—Ce ne sont pas des plaintes qu'il faut faire entendre, reprit-il d'une voix creuse ; ce n'est pas en poussant des cris de fureur que j'éteindrai la rage qui est en moi. Oui, j'ai autre chose à faire qu'à me désoler comme une femme ou un enfant.

par les fugitifs, car une femme comme Andréa n'avait pu passer inaperçue devant les employés de la gare ; ensuite le contrôle des billets délivrés pouvait fournir un indice, de même que l'inscription des bagages.

Si sa colère ne fut point apaisée à la suite de ces réflexions, il se trouva néanmoins plus tranquille. Il se voyait déjà sur la piste d'Andréa et près de toucher au but qu'il voulait atteindre : sa vengeance.

Pour le moment, il ne songea [plus qu'à trouver le cocher de fiacre.

A la place de la Madeleine et à celle du boulevard Malesherbes, il ne put obtenir aucun renseignement. Mais, le soir même, il écrivit à l'administration des Petites-Voitures et à la préfecture de police.

Cela fait, il s'efforça de retrouver son calme habituel, il se donna un air presque joyeux et se rendit chez sa mère.

—Étonné comme vous de ne point voir M. de Soubreuil, lui dit-il, je suis allé rue d'Anjou-Saint-Honoré. Maxime est absent de Paris depuis deux jours ; il a été obligé de partir à l'improviste.

—Alors tout s'explique, répondit madame de Manoise ; toutefois, il est surprenant qu'il ne m'ait pas informée de son départ.

—Vous pouvez l'excuser, ma mère, la lettre qu'il vous a écrite au moment de partir a été égarée ou perdue par un domestique maladroit.

—J'aime mieux cela, répliqua la baronne. Où Maxime est-il allé ?

—Dans son domaine du Périgord. Je vous préviens, ma mère, que d'ici deux ou trois jours j'irai le rejoindre.

—M. de Soubreuil a dont l'intention de rester quelque temps dans le midi ?

—Non, dix ou douze jours, quinze au plus.

—Ce voyage pourra te faire du bien, Henri, fais-le.

Comme on le voit, le jeune homme prenait d'avance ses précautions pour éloigner de sa mère et de sa sœur toute espèce d'inquiétude.

Il leur tint compagnie toute la soirée ; il causa beaucoup et parut extrêmement gai. Il fit rire sa sœur plusieurs fois. Madame de Manoise était enchantée. Mais si elle eût été moins confiante ou moins prompte à s'abuser, il ne lui aurait pas fallu faire de grands efforts d'observation pour découvrir que toute cette gaieté de son fils était beaucoup trop bruyante pour être naturelle et vraie.

Le lendemain, entre quatre et cinq heures, un cocher de la compagnie générale des

Petites-Voitures se présenta chez M. Manoise.

—Monsieur, dit l'homme, je suis le cocher que vous avez fait demander.

Les yeux du baron étincelaient.

—Ainsi, dit-il, c'est vous qui, l'avant dernière nuit, avez conduit au chemin de fer une dame et sa femme de chambre ?

—C'est moi.

—Sur quelle place avez-vous été pris ?

—Je n'étais pas sur une place ; je venais de déposer des voyageurs rue Cambacérès, lorsqu'une jeune femme m'a arrêté dans la rue. Elle est montée dans votre voiture en me disant : rue Pasquier, No 10.

—C'est bien cela, murmura Henri.

Puis, tout haut :

—Continuez, mon ami, et racontez-moi exactement ce qui s'est passé.



Baron de Manoise, s'écria-t-elle d'une voix indignée, c'est monstrueux, c'est lâche !—(Page 46, col. 3).

Il faut que je les retrouve, il faut que je me venge ! Quel chemin ont-ils pris ? Où sont-ils ? En Angleterre, en Espagne, en Italie ? J'irai partout. Si bien qu'ils se cachent, ils ne m'échapperont pas.

Ses membres tremblaient, son sang bouillonnait dans ses veines, ses dents grinçaient et son regard avait de sinistres lueurs.

Cependant il devint un peu calme et put réfléchir.

Il se dit qu'avec de l'argent on peut bien des choses et qu'il ne lui était pas impossible de découvrir à quelle gare de Paris Andréa s'était fait conduire. Pour cela, il suffisait de retrouver le cocher de fiacre. Or, si grand que soit à Paris le nombre de voitures de place, il pensa qu'un cocher n'était jamais introuvable, surtout avec une promesse de récompense.

Il savait que, ce premier résultat obtenu, il parviendrait facilement à connaître la direction prise

—Oh ! c'est pas difficile. J'ai aidé un domestique à descendre quatre grosses malles, — matin ! elles n'étaient pas légères, — que nous avons chargées sur la voiture. Ensuite, une seconde dame, que je jugeai être la patronne de la première, vint prendre place dans le fiacre. Par exemple je ne vous dirai pas si elle est jeune ou vieille, Française ou Anglaise ; elle n'a pas prononcé un mot, et un voile épais cachait entièrement sa figure.

—La femme de chambre renvoya le domestique et elle me dit alors, avant de monter dans la voiture à côté de sa maîtresse :

—Conduisez-nous à la gare Saint-Lazare.

—Bien, bien, après ?

—Après ?... Dame ! j'ai fait la course, qui n'était pas longue. Les hommes de la gare ont enlevé les malles, la femme de chambre m'a mis cinq francs dans la main en me disant : " Rien à rendre. " Et voilà.

—Vous n'avez pas vu qu'une troisième personne un monsieur, attendait vos voyageuses ?

—Non, je n'ai pas vu cela.

—Quelle heure était-il quand vous êtes arrivé à la gare ?

—Onze heures quarante-cinq ou onze heures cinquante ; ces dames ont dû partir par le train de minuit dix minutes.

—C'est bien, mon ami, je vous remercie, dit Henri. Mais j'ai promis une récompense, la voici.

Et il mit cinq pièces de vingt francs dans la main du cocher.

—Monsieur, votre serviteur, dit l'homme en saluant, et à vos ordres pour une autre fois.

Et il sortit.

—Gare Saint-Lazare, murmura Henri ; j'aurais dû le deviner. Andréa aime la mer, c'est sur une des plages de Normandie ou de Bretagne que je les trouverai.

Il alla dîner avec sa mère et sa sœur. Le soir, en les quittant, il leur dit :

—Je partirai demain.

La baronne et Jeanne l'embrassèrent à plusieurs reprises, lui souhaitant un bon voyage et le priant de revenir bien vite.

Le lendemain, à la première heure, il était à la gare Saint-Lazare. Un employé complaisant du bureau des bagages lui apprit que, le jour qu'il indiquait, quatre colis, sur la présentation de deux billets de parcours, avaient été enregistrés pour Rouen sous le No 3 ; que les voyageurs étaient partis par le train direct 53, de minuit dix.

Henri conclut qu'Andréa était allée coucher à Rouen où, probablement, le marquis de Soubreuil l'attendait. Il remarqua ensuite que le train 53 était direct jusqu'au Havre. Or, il se dit avec assez de raison que, si Andréa avait voulu se rendre dans cette dernière ville, elle ne se serait pas arrêtée à Rouen, et qu'il devenait inutile de commencer ses recherches au Havre.

Toutefois, c'est à Rouen qu'il pouvait être exactement renseigné sur la direction qu'avait prise la jeune femme. Il partit pour Rouen. Là, il ne put obtenir que des indications très vagues : car il ne connaissait ni le jour ni l'heure du départ. Cependant, si peu certains que fussent les renseignements qu'il parvint à se procurer, il se dirigea sur Fécamp. Mais il n'était nullement sûr d'être sur la trace de ceux qu'il voulait retrouver à tout prix.

Il s'installa à Fécamp, dans un hôtel de troisième ordre, afin d'être moins remarqué, et dès le lendemain il commença ses recherches.

La ville n'est pas grande. Il l'eut bientôt fouillée dans tous les sens. Aucune maison n'échappa à ses investigations. Il visita ensuite l'un après l'autre tous les villages des environs, s'informant partout sans pouvoir recueillir aucun renseignement sérieux. Cinq jours se passèrent ainsi en recherches inutiles.

Il avait déjà passé une demi-journée à Etretat ; il y revint une seconde fois. Quelque chose lui disait : C'est là qu'ils sont, c'est là que tu les trouveras.

XVI

La petite maison où le marquis de Soubreuil avait conduit Andréa était vraiment bien choisie. Isolée, blanche, coquette, entourée d'arbres déjà verts et de massifs de lilas en fleur, ayant quatre grandes fenêtres regardant la mer, et mystérieusement close, elle paraissait réunir toutes les condi-

tions d'une retraite agréable et sûre telle que l'avait désirée Andréa.

La jeune femme et Maxime lui-même croyaient avoir pris suffisamment de précautions pour ne pas être découverts par M. de Manoise si, comme ils pouvaient le supposer, ce dernier quittait Paris pour se mettre à leur recherche.

Un jour, vers deux heures de l'après-midi, Louise était dans le jardin, occupée à cueillir un bouquet de violettes pour sa maîtresse. Soudain, elle entendit un bruit de pas derrière elle dans une allée. Elle leva la tête et aussitôt se dressa debout en jetant un cri de terreur.

Henri de Manoise était devant elle.

Il avait la pâleur d'un mort et ses yeux, qui brillaient d'un éclat fiévreux, semblaient vouloir sortir de sa tête.

Revenue de sa surprise ou plutôt de sa stupeur, la femme de chambre voulut crier pour avertir sa maîtresse, sans doute.

Mais le jeune homme, la saisissant violemment par le bras, lui dit, d'une voix creuse :

—Silence ! je te défends de faire entendre un cri.

Louise eut peur et se mit à trembler.

—Maintenant, reprit le baron, tu vas me répondre ; tâche surtout de ne pas mentir. C'est ici, dans cette maison, que demeure Andréa, je le sais ; y est-elle en ce moment ?

—Oui.

—Avec qui ?

—Madame est seule, monsieur le baron, toujours seule.

—Tu mens !

—Mais, monsieur le...

—Misérable fille, tu mens, te dis-je : Andréa est ici, à Etretat, avec le marquis de Soubreuil.

—M. le marquis de Soubreuil ! fit-elle en jouant l'étonnement.

—Ah ! reprit Henri avec ironie, tu es dévouée pour lui comme tu l'étais autrefois pour moi.

Il n'avait pas lâché son bras, et il la serrait si fort qu'elle ne put retenir un cri de douleur.

—Oh ! vous me faites mal ! dit-elle.

—Coquine, je devrais t'écraser pour te punir de ta trahison.

Et il la repoussa rudement.

—Maintenant, reprit-il, tu vas me conduire près de ta maîtresse.

Elle regarda autour d'elle avec effarement et ne bougea pas.

—Mais, marche donc ! lui dit-il avec colère.

Comme elle avait plutôt envie de se sauver d'un autre côté que d'obéir, il la fit avancer en la poussant devant lui. Ils entrèrent dans la maison et monterent au premier étage. Alors, se tournant vers lui :

—Je vais prévenir ma... commença-t-elle.

Un regard impérieux et terrible lui coupa la parole sur les lèvres.

Elle ouvrit une porte. Henri la suivit. Elle traversa une première pièce et ouvrit une seconde porte. Henri marchait sur ses talons. Elle n'eut pas le temps de prononcer un mot. Henri, la poussant, entra dans la chambre en même temps qu'elle. Il était en présence d'Andréa.

La jeune femme bondit sur ses jambes, ses noirs sourcils froncés, et un double éclair jaillit de ses yeux. Mais, se dominant aussitôt, son visage rede- vint calme et elle ne parut ni surprise, ni émue.

—Je croyais, lui dit-elle d'un ton froid, qu'un homme bien élevé comme monsieur le baron de Manoise n'entraîtrait jamais chez une femme sans s'être fait annoncer.

—Il est des circonstances, répliqua-t-il, où un homme, quel qu'il soit, a le droit de s'affranchir de ce qu'on appelle les convenances. D'ailleurs, ajouta-t-il, oubliant toute réserve, Andréa n'est pas une femme comme une autre.

Andréa tressaillit, ses lèvres blémirent et un feu sombre s'alluma dans ses yeux. Elle se redressa avec hauteur et, marchant vers le baron, le bras tendu :

—On excuse parfois une impertinence, dit-elle, mais on ne pardonne jamais une injure ; si vous vous arrosez des droits que vous n'avez pas, monsieur le baron de Manoise, j'ai, moi, celui de vous ordonner de sortir d'ici.

Et d'un geste impérieux elle lui montra la porte. Il marcha, en effet, vers la porte, mais pour la

fermer. Ensuite il revint près d'Andréa et lui dit : —Comme vous le voyez, je ne suis pas pressé de vous obéir ; du reste, je ne saurais prendre pour moi des paroles qui ne s'adressent ordinairement qu'à des valets infidèles. Certes, ce n'est pas quand je vous retrouve après huit jours de recherches que je m'en irai si vite.

Elle recula instinctivement, surprise de tant d'audace.

—Ainsi, fit-elle, il y a huit jours que vous me cherchez ?

—Oui.

—Puis je savoir dans quel but ?

—Pour vous demander une explication.

—Pour cela seulement ?

—Cela d'abord.

—Ah ! il y a autre chose ?

—Oui.

—Quel est cette autre chose ?

—Je vous la ferai connaître avant de sortir d'ici. Veuillez me dire, d'abord, pourquoi vous avez quitté Paris brusquement, sans me prévenir, en vous cachant, comme une personne qui a peur et qui se sauve.

—Etant libre de mes actions et ne dépendant que de moi-même, répliqua-t-elle avec fierté, je pourrais vous répondre que je n'ai aucune explication à vous donner, mais je veux bien vous dire que j'ai quitté Paris parce que, dans votre intérêt et pour le repos de madame la baronne votre mère, une rupture était devenue nécessaire entre nous.

Il eut un sourire amer, et répondit d'une voix frémissante :

—Mais osez donc l'avouer, ne craignez donc pas de me dire tout de suite que je vous aime trop, que vous étiez lassée de mon amour.

—Je n'aime pas mentir, fit-elle, cette raison existe aussi.

En cessant de parler, Andréa fit à Louise, qui était restée dans la chambre, un signe mystérieux.

Ce signe n'échappa point à Henri. Il comprit qu'Andréa donnait l'ordre à sa femme de chambre d'aller avertir le marquis de Soubreuil pour éviter probablement qu'ils se rencontrassent.

Louise, ayant compris également le signe de sa maîtresse, marcha vers la porte. Elle allait sortir lorsque, d'un bond, Henri s'élança sur elle et la repoussa avec une extrême violence. Louise se heurta contre un meuble et tomba tout de son long sur le parquet.

Pendant ce temps, le baron tourna la clef dans la serrure et, la porte fermée, tira la clef et la mettait dans sa poche.

Le premier moment de stupeur passé, Andréa ne put maîtriser sa colère. Elle s'approcha du baron les lèvres frémissantes, les narines dilatées, des flammes dans le regard.

—Monsieur, s'écria-t-elle d'une voix éclatante, une pareille conduite est odieuse ; rendez-moi cette clef, rendez-la moi à l'instant !...

—Je vous la rendrai quand je le jugerai convenable, répondit-il. Ni vous, ni Louise ne sortirez de cette chambre sans ma permission. Je tiens à ce que personne ne soit instruit de ma présence ici, continua-t-il d'un ton sarcastique, et si quelqu'un vient, c'est moi qui lui ouvrirai.

Après avoir pâli, Andréa devint pourpre de colère.

—Baron de Manoise, s'écria-t-elle d'une voix indignée, ce que vous faites-là est misérable, c'est monstrueux, c'est lâche !

Ces paroles frappèrent Henri comme des coups de lance. Ses traits se contractèrent affreusement, un éclair livide traversa son regard, et un sourire effrayant fit grimacer ses lèvres.

Il avança sa tête, allongea le cou, et, regarda fixement la jeune femme :

—Andréa, prononça-t-il d'une voix sourde, il y aura du sang répandu devant vous, et c'est vous qui l'aurez voulu !

Elle sentit un frisson passer dans tous ses membres.

—Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle d'une voix troublée ; êtes-vous entré dans cette maison avec la pensée de me tuer ?

—Je ne suis pas un assassin, répliqua-t-il, et ce n'est pas sur vous, une femme, que je veux me venger, Andréa, je tuerai le marquis de Soubreuil, ou c'est lui qui me tuera !

Elle poussa un cri rauque et, s'élançant sur le jeune homme, elle le saisit par son habit.

—La clef, monsieur, dit-elle d'une voix hâlante, hachant les mots ; je vous ordonne de me rendre immédiatement la clef de cette porte.

—Non, répondit-il, non, j'attends M. le marquis. Il ne tardera pas à arriver, n'est-ce pas ?

Et un rire sardonique éclata entre ses lèvres. —C'est infâme ! exclama-t-elle, en ajoutant à ses paroles l'expression terrible de son regard ; tenez, maintenant, je vous hais, oui je vous hais !...

Elle courut à la fenêtre, l'ouvrit brusquement et se pencha pour regarder au dehors.

Au même instant, un bruit de pas retentit dans l'escalier. Il n'y avait plus rien à faire. La rencontre que la jeune femme voulait empêcher était maintenant inévitable.

Après avoir été faire une promenade le long des falaises en fumant un cigare, le marquis de Soubreuil revenait à la maison de la plage.

Comme Henri, Andréa entendit le bruit des pas dans l'escalier. Elle se retourna vivement, et tremblante, pâle de terreur, elle jeta autour de la chambre des regards éperdus.

—Trop tard, murmura-t-elle, trop tard ! Immobile près de la porte, le front plissé, les yeux étincelants, Henri attendait.

## XVII

Deux minutes s'écoulèrent, horribles d'anxiété.

Le bruit des pas se rapprocha, et une main essaya de tourner le bouton de la porte. Alors le baron tira la clef de sa poche, la mit dans la serrure et ouvrit.

Le marquis entra. Aussitôt il s'arrêta devant Henri, stupéfié, blémissant comme s'il eût vu un fantôme se dresser en face de lui.

Andréa, épouvantée, se jeta entre les deux hommes pour les séparer.

Mais déjà le marquis avait retrouvé son sang-froid et deviné à peu près la scène qui venait de se passer.

Il écarta doucement la jeune femme, en disant : —Soyez sans crainte, je suis assez grand pour me défendre.

Andréa se laissa tomber sur un siège plus morte que vive. Les deux hommes restèrent en face l'un de l'autre, croisant les éclairs de leurs regards.

—Monsieur le marquis de Soubreuil, dit Henri d'une voix vibrante, je vous attendais.

—Moi, monsieur le baron de Manoise, répliqua le marquis, affectant un grand calme, je ne pensais pas vous trouver ici, dans cette chambre, tenant deux femmes prisonnières. Vous n'êtes pas, que je sache, devenu géolier, monsieur le baron, ajouta-t-il d'un ton railleur.

—L'heure est mal choisie pour plaisanter, monsieur, riposta Henri, ayant beaucoup de peine à se contenir. Vous ne me saviez pas ici, assurément ; autrement vous ne seriez pas venu.

—Vous vous trompez, monsieur, car si j'eusse été instruit de votre visite, je serais arrivé une demi-heure plus tôt. Mais vous venez de me dire que vous m'attendiez, me voilà. Qu'avez-vous à me demander ?

J'ai à vous demander compte de votre félonie ! s'écria le baron d'une voix menaçante.

Le marquis haussa les épaules avec dédain. La tranquillité et l'air froid du marquis exaspérèrent M. de Manoise.

—Ce n'est pas tout, reprit-il sourdement, j'ai aussi à dire à monsieur le marquis de Soubreuil qu'il est un misérable, un infâme, un lâche !

Le marquis devint plus pâle encore, ses traits se contractèrent et un éclair de fureur s'alluma dans ses yeux.

—Monsieur de Soubreuil, je vous en supplie, implora Andréa, affolée de terreur.

—Je vous remercie, dit-il, faisant un pas vers la jeune femme, de me rappeler que monsieur et moi nous sommes chez vous.

Puis, se rapprochant du baron : —Monsieur de Manoise, reprit-il, je veux croire que vous avez perdu l'esprit.

—Ah ! fit Henri avec mépris, est-ce là seulement tout ce que trouve à me répondre monsieur le marquis de Soubreuil ?

—Monsieur de Manoise, taisez-vous, taisez-vous ! Il se dressa, la provocation dans le regard, en se rapprochant encore du marquis.

—Monsieur, répliqua-t-il, personne ici, ni vous ni cette femme, n'a le droit de m'empêcher de parler et de dire ce que je pense.

—A la fin ma patience se lasse, dit le marquis frappant le parquet du pied.

—Que voulez-vous ? Dites-le. Est-ce un duel ?

—Oui, un duel, un duel à mort.

—Tant pis, car je ne veux pas me battre avec vous.

—Pourquoi cela, monsieur ?

—Parce que la chose ne me plaît pas.

—Oh ! que cela vous soit agréable ou non, je saurai bien vous forcer à vous battre. Auriez-vous peur, monsieur le marquis de Soubreuil ?

—Vous savez le contraire.

—Non, non, et je dis que vous avez peur. Ah ! je ne me trompais pas en disant tout à l'heure que vous étiez un lâche !

Un éclair terrible traversa le regard du marquis, ses lèvres pâles frémissèrent et un tremblement nerveux secoua son corps tout entier. Pourtant il eut encore la force d'être maître de lui.

—Il me déplaît de continuer ici une semblable conversation, dit-il d'un ton sec, nous la reprendrons, si vous le voulez, hors de cette maison.

En achevant ces mots il s'élança hors de la chambre. Henri le suivit. Ils sortirent de la maison et du petit enclos, prirent un chemin rarement fréquenté, et sans rien dire, marchant l'un derrière l'autre, ils allèrent jusqu'au bord de la mer.

Maxime s'arrêta. Henri se campa en face de lui.

—Ainsi, dit le marquis, vous voulez absolument vous battre ?

—Oui. Un de nous est de trop sur la terre. Mon sang ou le vôtre doit couler ; il faut que j'ai votre vie ou que vous preniez la mienne.

—Vous connaissez ma force à l'épée et au pistolet ?

—Oui ; c'est un avantage de plus que vous avez sur moi.

—Vous devriez comprendre qu'il me répugne de me battre avec vous dans de telles conditions.

—Qu'importe du moment que je les accepte.

—Il est à peu près certain que je vous tuerais !

—Eh bien ! vous me tuerez, voilà tout. Sans le bonheur, je tiens peu à la vie, continua-t-il d'un ton amer ; allez n'ayez plus aucun scrupule, après m'avoir enlevé Andréa par une trahison infâme, vous pouvez bien faire de moi un cadavre.

—Monsieur de Manoise, je n'ai pas oublié encore notre ancienne amitié.

—Moi, monsieur le marquis de Soubreuil, j'ai tout oublié, excepté le mal que vous m'avez fait, et je n'ai plus pour vous que du mépris, de la haine ! D'ailleurs, continua-t-il, d'une voix creuse, vous pouvez vous tranquilliser et ne point avoir par avance de remords de conscience : je n'ai pas l'intention de me laisser égorger comme un mouton ; je me défendrai, soyez-en sûr, et je ferai tout mon possible pour vous tuer.

—Monsieur de Manoise, dit le marquis presque tristement, je ne suis pas sans reproches...

—Ah ! vous le reconnaissez !

—Oui.

—C'est heureux !

—Je reconnais même que vous avez le droit de me demander compte de ce que vous appelez ma félonie. Mais vous ne pouvez rien me dire, vous ne pouvez m'adresser aucun reproche que je ne me sois fait à moi-même. Je ne cherche pas à m'excuser, ni à atténuer mes torts ; ce que j'ai fait, je l'ai voulu. J'ai été poussé en avant, entraîné par quelque chose de fatal. Cela devait arriver. Monsieur de Manoise, nous ne devons pas nous battre ; renoncez à ce duel.

Henri resta un moment silencieux. Puis, regardant fixement le marquis :

—J'y renoncerai à une condition, dit-il.

—Laquelle ?

—C'est que vous quitterez immédiatement Andréa, que vous ne la reverrez jamais.

—Vous êtes fou !

—Ce n'est pas me répondre.

—Vous devez bien savoir que c'est impossible.

—Alors, le duel, le duel ! s'écria Henri avec emportement. Il faut que l'un de nous deux tue l'autre !

—Et si je refuse de me battre, monsieur de Manoise ?

—Comme je vous l'ai déjà dit, monsieur le marquis de Soubreuil, je saurai vous y contraindre.

—Puis je savoir d'avance quels moyens vous comptez employer pour forcer ma volonté ?

—Je vous suivrai et vous poursuivrai partout ; et je ne perdrai aucune occasion de vous jeter l'insulte à la face et je vous souffleterai, je vous cracherai au visage, en vous appelant infâme, en vous appelant lâche !

—C'est assez, c'est trop, dit le marquis, en dardant sur son adversaire un regard brûlant comme du feu, je vous éviterai cette fatigue, ces peines : nous nous battons.

—Ah ! enfin ! s'écria le baron.

—Quand voulez-vous que ce duel ait lieu ?

—Demain si c'est possible.

—Si vous avez amené vos témoins avec vous, je dois vous prévenir que, ne comptant point sur l'honneur de votre visite, vous me prenez au dépourvu.

—Je n'ai pas plus que vous mes témoins, répliqua Henri ; mais ne pouvons-nous pas les trouver ici ou à Fécamp ?

—C'est douteux, car pour ma part je n'y connais personne.

—Je suis exactement dans le même cas. C'est donc à Paris que nous trouverons nos témoins.

—C'est aussi mon avis.

—Je serai à Paris demain matin, monsieur de Soubreuil, et à midi mes témoins auront l'honneur de se présenter chez vous.

—J'y serai, monsieur de Manoise, et j'aurai l'honneur de recevoir ces messieurs.

Ils se quittèrent sans se saluer et s'éloignèrent en prenant chacun un chemin opposé.

Le baron alla reprendre la voiture qui l'avait amené à Etretat pour retourner à Fécamp, et le marquis s'empressa de rentrer à la maison de la plage.

Andréa attendait dans une inquiétude mortelle. Quand Louise lui annonça le retour du marquis, elle accourut à sa rencontre.

—Eh bien ? fit-elle, l'interrogeant de la voix et du regard.

—Je n'ai pu éviter ce que je craignais, répondit-il.

—Le duel ?

—Oui.

—J'en suis désolée. Quoi, vous n'avez pu lui faire comprendre...

—Moi, dans sa situation, Andréa, je penserais et ferais absolument comme lui.

Elle baissa la tête.

—Andréa, reprit-il, je suis obligé de vous quitter : je vais partir ce soir même pour Paris.

—Oui, c'est vrai, fit elle ; un duel est une grosse affaire. Combien de jours votre absence durera-t-elle ?

Il sourit tristement.

—Si Henri me tue, je ne reviendrai plus, répondit-il.

—Oh ! ne parlez pas ainsi ! s'écria-t-elle ; j'espère bien que les suites de ce duel ne seront pas aussi terribles, ni pour vous, ni pour M. de Manoise. J'ai lu souvent des récits de duel ; l'un des adversaires blesse l'autre, une piqûre et c'est tout.

—C'est vrai, Andréa ; mais cette fois il s'agit d'un duel à mort.

—Oh ! vous m'épouvantez ! dit-elle.

En effet, elle frissonnait.

—Je n'aurais pas voulu cela, pensait-elle ; oh ! c'est affreux ! J'aurai été la cause de la mort d'un homme !

Si, interrogeant son cœur, elle se fût demandé laquelle de ces deux vies en danger lui était la plus chère, son cœur serait resté muet.

Ce qu'elle éprouvait n'était que l'effroi causé par la pensée de la mort.

Avant de partir d'Etretat, le marquis de Soubreuil écrivit à deux de ses amis à Paris. Il les pria de se trouver chez lui le lendemain à onze heures.

Le marquis arriva à Paris à huit heures du matin, trois heures après M. de Manoise. Les deux amis à qui il avait écrit furent exacts à son rendez-vous. Le vieux Jean avait eu le temps de faire préparer un déjeuner convenable pour son maître et ses invités.

—Messieurs, avait dit le marquis, déjeunons d'abord, ensuite je vous apprendrai pourquoi je vous ai appelés et quel service j'attends de vous.

Après le dessert, quand le domestique eut apporté les cigares :

—Mon cher Maxime, dit le jeune duc d'Uxel, nous sommes impatients, de Castéran et moi, de savoir le véritable motif de notre présence chez toi aujourd'hui.

—Ce soir ou demain je me bats en duel, répondit le marquis, et je vous ai choisis pour mes témoins, comptant que vous ne me refuseriez pas ce témoignage d'amitié.

M. d'Uxel et M. de Castéran lui tendirent la main en même temps.

—Merci, dit le marquis ; d'ailleurs, j'étais sûr de vous.

—Nous prenons immédiatement notre rôle, dit M. de Castéran, et nous te demandons si nous ne devons pas tenter une réconciliation.

—Non, la chose est impossible.

—Soit. Comment se nomme ton adversaire ?

—Henri de Manoise.

Les deux témoins sursautèrent et le regardèrent avec surprise.

—Quoi, tu vas te battre avec ton meilleur ami, presque ton frère ? s'écria le duc.

—Oui.

—Je ne comprends pas.

—Ni moi, fit M. de Castéran.

—Messieurs, reprit le marquis, j'ai gravement offensé Henri de Manoise et lui-même m'a fait une mortelle injure ; mais, au nom de votre amitié pour moi, je vous demande la permission de ne point vous révéler encore, comment, d'amis intimes que nous étions, nous sommes devenus ennemis irréconciliables.

—Nous voulons bien t'accorder cela, répondit le duc, cependant...

—Oh ! ce secret ne vous sera pas caché longtemps, et vous le connaîtrez peut-être dans un instant, si M. de Manoise a été moins réservé que moi avec ses témoins, qui ne doivent pas tarder à arriver, car je vois à la pendule qu'il est midi.

Il achevait à peine de parler lorsque Jean ouvrit une porte et annonça que deux messieurs demandaient à voir monsieur le marquis.

—Faites entrer ces messieurs dans le salon et priez-les d'attendre une minute, dit Maxime.

Le porte se referma.

—Ce sont les témoins de M. de Manoise, reprit Maxime, c'est vous qui allez les recevoir. Pendant que vous causerez ensemble, je vais passer dans mon cabinet et écrire quelques lettres.

—Il est utile, pourtant, que nous sachions ce que nous avons à faire, dit le duc d'Uxel.

—Assurément, ajouta de Castéran, car enfin ces messieurs peuvent présenter des conditions de combat inacceptables.

—Vous entendrez les témoins de M. de Manoise, répondit le marquis, et je m'en rapporte absolument à vous ; j'accepte d'avance, comme bien, tout ce que vous ferez.

—Avons-nous le choix des armes ?

—Il appartient à M. de Manoise et à ses témoins.

—Devons-nous également accepter l'heure et le lieu du rendez-vous qu'ils proposeront ?

—Oui.

Ils se levèrent tous les trois. Le marquis entra dans son cabinet et ses témoins dans le salon.

## XVIII

Après une conversation qui dura plus d'une heure, les témoins de M. de Manoise se retirèrent. Ceux du marquis rentrèrent dans la salle à manger. Jean, qui avait reçu des ordres de son maître, leur ouvrit la porte du cabinet du marquis. Ils le trouvèrent achevant d'écrire une lettre. Il était toujours calme, mais très pâle.

—Il est toujours bon de prendre ses précautions, leur dit-il, en glissant l'écrit dans une enveloppe. Maintenant c'est fait et je suis tout à vous. Les choses se sont bien passées ?

—Oui, répondit M. d'Uxel ; mais l'affaire est des plus graves.

—Comment cela ?

—L'un de vous peut mourir.

—Ce n'est que la conséquence du duel.

—Oui, mais elle est terrible.

—Les témoins de M. de Manoise vous ont-ils fait connaître la cause première de cette rencontre ?

—Nullement, et nous pensons que, sur ce point, ils ne sont pas mieux instruits que nous.

—M. de Manoise a eu pour se taire les mêmes raisons que moi ; je garderai encore le silence. Est-ce pour demain ?

—Non, aujourd'hui même.

—Ah !... Henri est bien pressé ! Où devons-nous aller ?

—A Saint-Germain, dans la forêt.

—L'heure ?

—Quatre heures.

—Nous n'avons plus que le temps de nous préparer à partir. Restez-vous avec moi ?

—Si nous ne te gênons pas.

—En aucune façon. Comment aura lieu la rencontre ?

—Au pistolet. Vous serez placés à quinze pas l'un de l'autre et vous tirerez ensemble à un signal donné.

—Et si nous restons debout ?

—Nous voulions que la première blessure, même légère, mit fin au combat ; mais les témoins de M. de Manoise n'ont pas voulu admettre cela. S'en tenant absolument aux instructions de M. de Manoise, les armes seront rechargées jusqu'à ce que l'un de vous soit tombé tout à fait hors de combat.

—C'est bien, dit le marquis. Qui fournira les armes ?

—M. le comte de Ninville, premier témoin de M. de Manoise, s'est chargé de les apporter.

—Pensez-vous comme moi qu'il serait utile de nous faire accompagner d'un médecin ?

—Sans doute ; mais M. de Manoise ayant le sien, il nous semble qu'un seul suffira.

—Allons, les témoins de mon adversaire n'ont rien oublié, c'est parfait ! J'entre dans ma chambre pour achever de m'habiller, veuillez m'attendre un instant.

Au bout de quelques minutes, le marquis reparut, tenant son chapeau à la main, prêt à partir.

—Si vous le voulez, dit-il, nous nous rendrons à pied à la gare de l'Ouest.

—Nous sommes prêts, répondit le duc d'Uxel, partons.

En les voyant sortir de l'hôtel, le front du vieux domestique s'assombrit.

—Pour des jeunes gens qui, habituellement, ne pensent qu'à s'amuser et à rire, se dit-il, ils ont l'air bien grave ; les autres, qui sont venus tout à l'heure, étaient encore plus sérieux ; il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

Et il hocha tristement la tête.

A quatre heures, le marquis et ses témoins étaient dans la forêt de Saint-Germain. Presque en même temps qu'eux, Henri de Manoise, également accompagné de ses témoins et d'un médecin, arriva à l'endroit indiqué pour le rendez-vous.

Il y eut un échange de saluts, puis on pénétra sous bois.

Après huit ou dix minutes de marche, on s'arrêta au milieu d'un quinconce de ces magnifiques futaies qui font l'admiration des promeneurs.

—Messieurs, cette place vous paraît-elle convenable ? demanda le comte de Ninville aux témoins du marquis.

—Je crois que nous ne trouverons pas mieux, répondit le duc d'Uxel : le jour y est bon et sans soleil.

—En ce cas, nous allons charger les armes.

Les quatre témoins se réunirent au pied d'un arbre. D'une boîte qu'il portait enveloppée dans son pardessus, le comte de Ninville sortit deux pistolets exactement pareils, de la poudre et des balles. Les armes furent examinées et les balles passèrent successivement dans la main des autres témoins. Ils ne firent aucune observation. Le comte se mit en devoir de charger les pistolets.

Pendant ce temps, Henri se promenait en fumant une cigarette. Le marquis, immobile, réfléchissait, la tête penchée sur sa poitrine, une main dans sa poche, l'autre appuyée contre un arbre.

Les armes étant chargées :

—Monsieur le duc, dit le comte de Ninville, choisissez.

Le duc d'Uxel prit un des pistolets, qu'il remit aussitôt au marquis.

Ensuite on mesura la distance, et les deux adversaires furent placés en face l'un de l'autre, la tête nue.

—Messieurs, dit le comte aux autres témoins, avez-vous quelques observations à faire touchant la position des deux adversaires ?

—Aucune, répondirent-ils.

—Alors, monsieur le duc d'Uxel, si vous le voulez bien, c'est vous qui donnerez le signal.

—Soit, dit le jeune homme.

Les quatre témoins s'éloignèrent de quelques pas, et se placèrent de façon à voir également le marquis et le baron.

—Messieurs, leur dit le duc d'Uxel, je vais compter jusqu'à trois. Au mot trois, vous tirerez. Les deux adversaires se mirent en position, prêts à tirer.

Alors, mettant le même temps entre chaque mot, le duc d'Uxel prononça :

—Un, deux, trois.

Les deux détonations se firent entendre presque simultanément.

Les témoins virent le pistolet tomber de la main du baron.

Il chancela un instant, en agitant les bras, puis tomba sur le sol, en arrière, en poussant un long gémissement.

Le marquis jeta son arme avec une sorte de fureur, remit son chapeau sur sa tête et s'éloigna rapidement en proie à une grande agitation. Ses témoins le suivirent.

—Mais tu es blessé aussi ! s'écria le duc d'Uxel, voyant le sang couler du bras du marquis.

—Ce n'est rien, répondit-il d'une voix oppressée, la balle a passé sous mon bras en mordant légèrement la chair.

—Et le baron, où penses-tu l'avoir touché ?

—Je ne sais pas, répondit-il en frissonnant ; pour ne pas le tuer, je visais à l'épaule.

—Eh bien ?

—Malheureusement il a tiré le premier, et sa balle, en me touchant, a changé la direction de la mienne.

Cependant les témoins du baron et le docteur s'étaient précipités pour secourir le blessé, qui avait perdu connaissance.

Des flots de sang s'échappaient de la blessure. La balle l'avait frappé en pleine poitrine, dans la région du cœur.

Le médecin s'empessa d'arrêter le sang en mettant sur la blessure un premier appareil rapidement préparé.

—Il est gravement atteint ; n'est-ce pas, docteur ? demanda le comte de Ninville.

—Oui, très gravement.

—Pourrions-nous le ramener à Paris ?

—Il ne faut pas même y songer ?

—Espérez-vous pouvoir le sauver ?

—Je ne puis rien dire encore, monsieur le comte, mais j'ai bien peur que la blessure ne soit mortelle. Pour le moment il est urgent de transporter M. le baron à Saint-Germain ; il faut aller chercher la voiture que nous avons laissée au rond-point et tâcher de l'amener aussi près d'ici que possible.

Le second témoin partit en courant.

En faisant un assez long détour, la voiture parvint à pénétrer dans le bois et arriva sur le lieu du combat en passant à travers les arbres.

Alors, en prenant beaucoup de précautions, le baron fut couché sur un des sièges du véhicule ; le médecin s'installa près de lui, et le cocher reprit le chemin par lequel il était venu, faisant marcher ses chevaux au pas.

Une demi-heure plus tard, le blessé était couché dans sa chambre d'hôtel et recevait les soins pressés du médecin. Sur le conseil de celui-ci, M. de Ninville était allé à Paris pour prévenir la baronne de Manoise.

En apprenant que son malheureux fils venait de se battre en duel et que peut-être il était mortellement blessé, la baronne fut frappée d'une telle stupeur, qu'elle n'eut d'abord pas une larme et qu'elle parut complètement insensible. Mais au bout d'un instant, sa poitrine eut des soulèvements violents et elle se mit à pousser des cris déchirants ponctués de sanglots, en se tordant convulsivement les bras. Ce fut une effroyable explosion de douleur.

Jeanne accourut aux cris de sa mère. Il fallait lui dire la vérité. Le comte de Ninville se trouva alors, impuissant, en présence de deux femmes également désolées et horriblement désespérées.